

Le bonheur de défendre les artistes

Le 14 octobre, le Palais de Tokyo, à Paris, distinguait la galeriste libournaise Laurence Pustetto, comme l'une des « 100 Femmes de Culture » de l'année 2021. Rencontre.

Courrier de Gironde :
Pourquoi avoir choisi de vous installer à Libourne ?

Laurence Pustetto : Bordeaux était ma première idée : il y a quatre ans, lorsque la LGV est arrivée et que je vivais à Paris, j'ai commencé à prospecter. Mais l'ambiance était totalement différente du Bordeaux que j'avais connu pendant mes études. La fièvre de l'immobilier avait rendu la ville quelque peu hystérique, et cela ne m'a pas du tout plu. On m'a alors parlé de Libourne ; une dynamique intéressante s'installait dans cette belle bastide. J'ai eu l'impression d'être au bon endroit au bon moment pour y monter mon projet de galerie d'art. Si ma visibilité y est moindre qu'à Bordeaux, eh bien, tant pis. J'adore Libourne et j'ai très envie de relever ce défi !

C.G. : Une « maison galerie » : l'expression n'est pas si courante. Comment la définir ?

L.P. : Cela me permet d'assouvir ma passion pour l'architecture d'intérieur et de décliner, sur un mode plus personnel, mon activité professionnelle de scénographe événementielle que j'ai exercé pendant trente ans dans le monde du luxe. Il s'agit également de donner une vision de collectionneur dans un cadre intime et chaleureux. Contrairement à une galerie « classique » comportant un espace unique aux murs blancs, les différentes pièces de ma maison ont une identité qui leur est propre et qui permettent la cohabitation de plusieurs univers artistiques. Je trouve par



Laurence Pustetto.

exemple intéressant de faire se côtoyer des artistes appartenant à des générations différentes.

C.G. : D'où vous vient ce goût pour l'art ?

L.P. : Mon père était sculpteur de formation et architecte de métier. Quand j'étais adolescente et que nous nous promenions tous les deux dans le quartier où nous habitons, nous aimions imaginer

la façon dont étaient distribués les pièces et quels objets se trouvaient à l'intérieur des maisons que nous observions. Ma mère, grande littéraire, m'a donné l'amour de la lecture. J'étais particulièrement attirée par les livres d'art qui se trouvaient dans la vaste bibliothèque.

C.G. : Votre carrière professionnelle s'est-elle toujours passée au contact des œuvres d'art ?

L.P. : Travailler dans le milieu du théâtre, de la danse et de l'opéra ne veut pas toujours dire travailler au contact des œuvres d'art. Mais, que ce soit pour le design costume ou la scénographie, mon réflexe était toujours de chercher l'inspiration dans l'iconographie architecturale et picturale. Ce qui est sûr, c'est que l'art a toujours fait partie de ma vie, que je n'ai jamais pu vivre sans. Voilà pourquoi je suis une collectionneuse d'art de longue date, même si cette passion reste à une échelle modeste. Plutôt que de partir en vacances vers des destinations exotiques, je privilégiais l'acquisition d'œuvres d'art. C'est un choix !

C.G. : Quelle période de l'histoire de l'art préfé-

rez-vous ?

L.P. : J'ai un goût prononcé, hérité de mon père, pour les primitifs italiens et hollandais. Mais je suis également passionnée par l'art contemporain, particulièrement riche et prolifique depuis les années 60, alors que d'autres domaines, comme l'architecture d'intérieur, sont victimes d'une triste uniformisation... Un artiste fétiche : le peintre maniériste florentin Agnolo Bronzino, c'est splendide ! Je suis également une fervente admiratrice de Marc Petit, que je considère comme l'un des plus grands sculpteurs actuels et que j'ai eu le bonheur d'exposer.

C.G. : Être reconnue comme l'une des 100 femmes de culture de l'année 2021, ça vous fait quoi ?

L.P. : Au-delà du fait de me sentir flattée et honorée, cette distinction est importante dans la mesure où l'association Femmes de culture, qui est soutenue, entre autres, par le ministère de la Culture, met en avant des femmes peu visibles qui essaient de faire bouger les lignes dans leurs domaines respectifs. Depuis que les portes de ma maison galerie ont été ouvertes en

2020, il est vrai que le public libournaise et bordelais a répondu présent. Cette reconnaissance est aussi celle des valeurs d'exigence et d'éthique que je défends. Pour moi, les artistes nous empêchent de nous scléroser, car nous avons tous tendance à nous renfermer dans nos problèmes personnels.

C.G. : Quelles sont vos ambitions pour faire rayonner votre maison galerie ?

L.P. : La bataille est assez déséquilibrée pour les galeries de province face au grand marché de l'art, où les spéculations au sujet de tel ou tel artiste peuvent paraître choquantes. Pourtant, le vivier de l'art ne se situe pas forcément dans ce microcosme. Nous autres, « galeries secondaires », nous avons besoin du soutien actif des collectionneurs d'art pour participer à l'ascension de certains artistes qui nous tiennent à cœur. Pour ma part, je serais ravie de le faire avec Claire Espanel, dont le travail est remarquable.

Fredéric LACOSTE

65, rue Thiers, à Libourne. Pendant les périodes d'exposition : du jeudi au dimanche de 14h30 à 18h30, du lundi au mercredi sur rendez-vous uniquement.